



# GAZETTE NATIONALE OU LE MONITEUR UNIVERSEL.

N° 72 SAMEDI, 12 Mars 1808

## EXTÉRIEUR.

### RUSSIE.

Petersbourg, le 15 février.

Le lieutenant-général et aide-de-camp-général comte de Lieven a obtenu sa démission, afin de pouvoir s'occuper du rétablissement de sa santé. On dit aussi que le conseiller-privé et intendant-général, M. de Popow, a sollicité sa démission, vu le faible état de sa santé.

— L'hiver, qui avait été jusqu'ici extraordinairement doux, commence maintenant à déployer ses rigueurs; le froid est, depuis quelques jours, de 10 à 15 degrés.

— La Gazette de la Cour rapporte l'ukase suivante, du 3 janvier: « Pour décider la question mise si souvent en doute, si une paysanne qui a été mariée à un gentilhomme, et qui a en conséquence acquis la noblesse, perd cette prérogative et rentre dans la classe des paysans, en épousant en secondes nocces un roturier, nous ordonnons qu'en vertu de l'art. 7, concernant les privilèges de la noblesse, qui détermine que personne ne peut être privé de sa noblesse, à moins d'avoir commis des délits qui l'en privent, cette noblesse même s'étende aux paysannes qui ont été mariées à des gentilshommes, et qui, après le décès de leurs époux, ont épousé en secondes nocces des paysans, bien entendu cependant qu'elles ne pourront donner la noblesse à leur second époux, ni aux enfans qu'elles en auront eus. »

— L'exportation de toute espèce de grains ayant été défendue, S. M. I., sur les représentations du ministre du commerce, a excepté les pois secs de cette défense.

(Journal du Commerce.)

### SERBIE.

Belgrade, le 15 février.

Le visir de Travnick (Bosnie) a défendu sous peine de mort à tous les commandans des châteaux situés du côté de la Serbie, d'élever aucun ouvrage ou retranchement, de faire aucun mouvement ou acte quelconque qui pût inspirer de la défiance aux Serbiens et leur faire craindre quelque attaque subite de la part des Turcs. Malgré cette défense, le commandant de Pretschka commença, le 26 janvier dernier, à construire des ouvrages en avant de ce château. Le capitaine de Graduka le fit avertir deux fois d'interrompre ces travaux; cet avertissement n'ayant produit aucun effet, il marcha le 30 janvier, avec le corps sous ses ordres contre Pretschka, culbuta les troupes du commandant, et fit passer au fil de l'épée tout ce qui tomba entre les mains de ses soldats. Le commandant est parvenu à s'échapper avec cent hommes; mais il ne peut manquer d'être pris, tous les capitaines de Bosnie ayant reçu l'ordre de se mettre à sa poursuite et de livrer sa tête à Bekir-Pacha.

(Journal de Francfort.)

### DANEMARCK.

Copenhague, le 27 février.

On prétend que l'on a exporté depuis peu, de Copenhague, deux millions et demi de livres de café.

— En vertu d'un ordre émané de l'amirauté le 25 de ce mois, les matelots soumis à la conscription de cette année sont tenus de se rendre à leurs destinations respectives.

— Trois vaisseaux marchands anglais, qui ont été pris par un petit corsaire de Bornholm, ont rapporté au capteur au-delà de 100,000 rixd.

— On mande de Shagen, à la pointe septentrionale du Jutland, que le 20 de ce mois on y a vu un nombre considérable de vaisseaux de guerre qui paraissaient se diriger vers le Cattegat.

(Idem.)

### BAVIÈRE.

Munich, le 1<sup>er</sup> mars.

On écrit de Vienne, que les négocians de cette ville refusent d'accepter les lettres-de-change sur l'Angleterre.

— La cour de Vienne a assisté, le 19 février, au service anniversaire de l'Empereur Joseph II. LL. MM. l'Empereur et l'Impératrice, les archiducs et toute la cour ont aussi, le 23, accompagné le Saint-Sacrement, lors de l'administration de l'archiduc Rodolphe, depuis l'église jusqu'à la chambre de l'illustre malade qui, d'après des nouvelles ultérieures, se trouve toujours dans un état inquiétant.

— Il a été publié à Trieste, le 18 du mois dernier, une ordonnance très-sévère contre le séjour des étrangers dans cette ville, et relativement à la surveillance à l'égard d'un grand nombre d'individus privés en ce moment d'occupation. Il a été nommé, à cet effet, une commission de sûreté.

— La comète qui, depuis plusieurs mois, a occupé toute l'Europe savante, a cessé entièrement d'être visible, le 20 du mois dernier. Le 2, elle avait été encore observée avec succès. Les jours suivans, il fut impossible de faire une observation utile; tantôt la faiblesse de la lumière, tantôt la réflexion des rayons de la lune, tantôt les nuages empêchèrent de pouvoir rien distinguer d'une manière positive. On vit pour la dernière fois, le 16 février, une lumière facile à distinguer; mais on n'aperçut plus rien qui eût la forme d'un astre; seulement on vit une lueur pâle, semblable aux esprits d'Ossian. Le 17, le 18 et le 19, le temps était trop chargé; et le 20, malgré tous les efforts des observateurs, malgré un ciel très-pur, il fut impossible d'apercevoir aucune trace de la comète. Il peut se faire qu'ailleurs, avec de meilleurs instrumens, on ait pu encore apercevoir cet astre. Il est à remarquer que, pendant l'espace de quatre mois, il n'a décrit d'autre courbe qu'une parabole, dont il ne s'est pas sensiblement éloigné.

(Gazette de France.)

## INTÉRIEUR.

Turin, le 2 mars.

M. Vincent, membre de la Légion d'honneur, préfet de ce département, est arrivé cette nuit dans nos murs.

— Un violent incendie éclata, le 28 février, dans l'hospice Rosines. La police arriva sur-le-champ avec les pompes; la gendarmerie, les vétérans et les autres troupes de la garnison s'y sont également rendus. Les ouvriers de l'arsenal en se jetant au milieu des flammes, parvinrent à découvrir la maison dont la toiture était en feu, et coupèrent les communications. M. le général Menou, commandant-général, faisant les fonctions de gouverneur-général, qui était accouru, s'est beaucoup exposé; toutes les autorités étaient présentes.

Paris, le 11 mars.

C'est par erreur que dans l'article de Paris, inséré dans le Moniteur de vendredi 11 mars 1808, on a énoncé comme daté de Tilsitt, le 29 juin 1807, l'ordre donné par S. M. I. et R. à S. Exc. le grand-chancelier de la Légion d'honneur, d'adresser à plusieurs officiers-généraux, officiers supérieurs et autres officiers dont les noms ont été insérés dans cet article du Moniteur, l'autorisation nécessaire pour porter la décoration de différens Ordres étrangers.

Cet ordre de S. M. est daté de Paris, le 29 février 1808.

### MINISTÈRE DU GRAND-JUGE.

Par jugement du 10 décembre 1807, sur la demande d'Agnès Dartoa, veuve de Winock Vancosten, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Dunkerque, département du Nord, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Philippe Vancosten.

Par jugement du 10 décembre 1807, sur la demande de Chrisian Gaspard, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Sarguemines, département de la Moselle, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Michel Gaspard, disparu depuis 20 ans.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande de Joseph Collignon, et d'Elisabeth Heffe, sa femme, cultivateurs à Layemont, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Bar-sur-Ornain, département de la Meuse, a déclaré l'absence de Pierre-Alexis d'Hetz.

Par jugement du 28 décembre 1807, sur la demande de Charles Godrenil, marchand à Briquebecq, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Valogne, département de la Manche, a ordonné une enquête pour constater l'absence de François Pasquier de Queuelor, près Briquebecq, parti en 1793 pour le service militaire.

Par jugement du 5 janvier 1808, sur la demande de Louis Mathias, soldat au 88<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, en garnison à Strasbourg,

Le tribunal de première instance à Dieppe, département de la Seine-Inférieure, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Louis-Nicolas-Victor Mathias, disparu depuis 14 à 15 ans, sans qu'on ait eu de ses nouvelles.

Par jugement du 9 décembre 1807, sur la demande d'Antoine Lafond, et autres intéressés, domiciliés à Bard,

Le tribunal de première instance à Montheison, département de la Loire, a ordonné une enquête pour constater l'absence d'Etienne Lafond, de la commune de Bard.

Par jugement du 15 décembre 1807, sur la demande de Laurence Postel, et autres intéressés,

Le tribunal de première instance à Dinan, département des Côtes-du-Nord, a déclaré l'absence des frères Joachim, Thomas et Aimé Postel.

Par jugement du 1<sup>er</sup> décembre 1807, sur la demande de dame Renée, Françoise-Julienne Serault, veuve de Pierre Macé,

Le tribunal de première instance à St-Brieux, département des Côtes-du-Nord, a ordonné une enquête pour constater l'absence de Mathurin François Serault, embarqué il y a 25 ans pour un voyage de long cours sur le navire le Leroy.

### SOCIÉTÉS SAVANTES.

L'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Dijon, propose pour sujets de prix, les deux questions suivantes.

#### PREMIÈRE QUESTION POUR 1808.

La nation française mérite-t-elle le reproche de légèreté que lui font les nations étrangères?

Trouve-t-on les preuves de cette légèreté dans le caractère et les mœurs des Français, dans le genre et l'état des sciences, des arts et de la littérature cultivés en France?

Appliquer ces considérations aux Français des siècles passés, et par un examen comparatif, leur opposer sous ces différens rapports les Français du siècle présent.

#### SECONDE QUESTION POUR 1809.

Depuis cinquante ans, quelles sont les sciences qui ont fait quelques progrès?

En est-il qui soient restées stationnaires?

En est-il qui aient rétrogradé?

Les médailles seront de la valeur de 300 fr.

Les mémoires ne seront pas signés; ils porteront seulement une sentence. Il y sera joint un billet cacheté et contenant ou la même sentence ou le nom de l'auteur.

Les mémoires seront envoyés francs de port au secrétaire. Pour la première question, avant le 1<sup>er</sup> décembre 1808, et pour la seconde, avant le 1<sup>er</sup> juillet 1809. Ces termes sont de rigueur.

Les membres résidans de l'Académie sont seuls exceptés du concours.



## LITTÉRATURE. — BEAUX-ARTS.

*PÉRICLÈS : De l'Influence des Beaux-Arts sur la félicité publique*; par Charles d'Alberg, associé étranger de l'Institut de France. Nouvelle édition revue et corrigée par l'auteur (1).

« Les beaux-arts n'ont qu'un but; celui d'embellir l'utile. »

Ces paroles, empruntées de l'ouvrage même dont je vais rendre compte, en indiquent à-la-fois et le but et l'utilité. L'auteur s'y propose en effet de démontrer l'influence nécessaire de la culture raisonnée des beaux-arts sur la félicité d'un grand peuple; et après tant de traités où cette théorie morale et politique avait été approfondie, de manière à ne laisser en apparence rien à désirer, il y a, selon moi, autant de talent que de bonheur, à prêter à ces vérités de tous les tems, une forme nouvelle et vraiment philosophique. Mais il n'est pas donné à tous les esprits de voir un sujet d'aussi haut, d'embrasser d'un coup-d'œil aussi rapide ses points principaux, et de rassembler enfin dans un aussi court espace, tant d'idées saines et justes, tant de vues profondes, et qui annoncent l'homme supérieur à la matière qu'il traite en se jouant.

A l'imitation des anciens, dont il se montre le digne élève, M. d'Alberg a adopté la forme du dialogue, si heureuse entre les mains de Platon, et que Cicéron a transportée avec tant de succès dans ses traités oratoires et philosophiques. Cette forme joint au mérite essentiel de faire disparaître la sécheresse didactique, celui de discuter à fond ce qui ne serait qu'indiqué ailleurs, et de jeter dans l'ouvrage un mouvement dramatique, une suite de scènes qui fixent et soutiennent l'attention du lecteur (2).

Mais ces avantages sont balancés par quelques inconvénients : souvent il devient difficile de distinguer, dans la discussion contradictoire des opinions diverses, quel est au juste le sentiment de l'auteur. C'est un défaut dont ne sont pas complètement exempts les dialogues de Cicéron même; et c'est ce qui fait, pour le dire en passant, que sa rhétorique toute excellente qu'elle est, se trouve moins généralement étudiée que celle de Quintilien, qui a sur l'orateur romain l'avantage de la méthode, et de l'ordre dans la distribution des matières.

C'est un mérite qui distingue le petit ouvrage dont nous nous occupons; et quoique les sept dialogues qui le composent n'aient pas entré une liaison très-sensible au premier coup-d'œil, il est possible cependant de reconnaître et de suivre la marche de l'auteur. Il commence par établir une vérité qui sert de base à tout le reste de l'ouvrage, et qui s'y reproduit ensuite à chaque page : c'est l'accord indispensable de la philosophie et des arts, de la raison et de l'imagination. Ses deux interlocuteurs commandent, par leur nom seul, le respect et l'attention; c'est Euripide, et cet Anaxagore auquel la Grèce a dû son Périclès : cet Anaxagore que l'on avait surnommé *l'Intelligence*, parce que le premier de tous il attribua la formation et le gouvernement de l'Univers à une intelligence supérieure, qui réglait et conduisait tout avec sagesse, au lieu de l'abandonner au caprice du hasard, et à je ne sais quelle fatalité, dogme monstrueux et bizarre, qui ôte à l'homme jusqu'à la vertu du remord.

On sort du théâtre où l'on vient de représenter *l'Helène* d'Euripide : après quelques compliments généraux sur le mérite de l'ouvrage, le philosophe reproche au poète dramatique d'avoir abandonné l'étude de la philosophie pour la carrière du théâtre. Euripide prouve très-bien qu'il n'a point cessé d'être philosophe en devenant poète dramatique; qu'il ne fait que mettre en action, en les transportant au théâtre dans des fables intéressantes, les maximes de morale et de politique qu'il avait puisées à l'école de la sagesse; et que le poète, pénétré de l'importance de ses fonctions, et doué du génie nécessaire pour les remplir dignement, ne rend pas à la société de moindres services sur la scène que le philosophe sur ses bancs. Il tire toutes ses preuves de l'effet moral de la tragédie traitée comme elle doit l'être, et en conclut nécessairement « que l'art dramatique est le premier, le plus important des beaux-arts. » Il a raison sans doute; mais il a tout de restreindre à la tragédie seulement ce privilège incontestable. Anaxagore le lui fait sentir, en développant avec autant de goût que de profondeur les avantages et l'influence politique de la comédie. « L'art de Thalie, dit-il, place les caractères et le jeu des passions dans des positions qui font ressortir tout ce qu'ils ont d'exagéré; et si les traits du ridicule rendent plus modestes ceux qui

s'en trouvent atteints, cet effet n'est-il pas avantageux à l'humanité? » Pourquoi? parce que le philosophe grec place la perfection de l'homme dans la réunion du courage et de la modestie. Idée neuve qui, jetée en passant et sans prétention dans la courte dissertation d'Anaxagore, mérite d'exercer la réflexion de ceux qui cherchent dans leurs lectures un aliment pour la pensée. Il s'en trouve une foule d'autres du même genre dans l'ouvrage de M. d'Alberg; ce sont des germes précieux que le génie dépose, et que doit féconder la méditation. Une transition heureuse amène sous les yeux du lecteur le véritable sujet de ces dialogues : Euripide se plaint de ce que l'imperfection des accessoires détruit souvent l'illusion théâtrale, et nuit par conséquent au succès du poète : Anaxagore saisit cette occasion de prouver que c'est par le concours de tous les arts que l'art dramatique peut et doit se perfectionner, et il se propose d'engager Périclès à encourager les progrès des beaux-arts, et à unir ainsi cet attrait irrésistible des grâces et de l'aménité qu'ils répandent sur leurs protecteurs, aux grandes qualités, aux vertus et à l'héroïsme dont ils nous offrent le modèle.

La scène change, et transporte le lecteur sur la place publique d'Athènes : Périclès paraît! combien de grandes idées et de souvenirs illustres se réveillent à-la-fois au seul nom d'un tel homme! Il descend de la tribune; il vient de prononcer un discours, et, tout plein des grandes vues qu'il y a développées avec son éloquence fondroyante (3), il entretient Anaxagore, son ancien maître, de ses projets pour la gloire d'Athènes. « Oui, répond Anaxagore, votre ami, Périclès, possède l'énergie inspirée par ce génie d'activité, qui constitue et conserve les États. Mais la perfection peut-elle être partielle? suffit-il d'être héros et législateur? — Ne ferez-vous rien pour les beaux-arts? » Alors s'engage entre les deux interlocuteurs une discussion sage et éloquente sur le degré d'influence que peuvent avoir les beaux-arts sur la félicité publique. C'est un des meilleurs morceaux de l'ouvrage; et il serait difficile de ne pas être de l'avis d'Anaxagore, lorsqu'il dit entre autres choses : « Si le cœur de l'homme n'était pas adouci par tant de charmes (ceux des arts) répandus sur les instans de sa vie, l'homme ne serait-il pas le plus féroce des animaux, puisqu'il possède, par l'étendue de ses facultés, les plus grands moyens de nuire? » Périclès cède d'autant plus volontiers aux raisons du philosophe, qu'il convient lui-même que le goût des beaux-arts a répandu de grands charmes sur tout le cours de sa vie; et il charge Anaxagore de diriger les travaux nécessaires pour l'embellissement d'Athènes : Anaxagore s'en défend, et indique Phidias à Périclès, comme l'homme le plus capable de conduire une pareille entreprise. Périclès confie à Phidias l'exécution des travaux qu'il médite; c'est l'objet du troisième dialogue. « J'ai formé, dit-il, le projet d'embellir Athènes; il est convenable que la ville, habitée par le peuple le plus vaillant et le plus éclairé, soit la plus belle ville du Monde. » Phidias parle de son art avec l'enthousiasme qui caractérise le véritable artiste, et décrit sa fameuse statue de Minerve avec cette simplicité modeste qui promet d'avance un chef-d'œuvre, et qui ne trompe jamais l'attente publique. Il oppose à Périclès une raison qui paraît sans réplique pour refuser l'honorable emploi, dont on veut le charger. « Le cedre, dit-il, l'ivoire, le marbre, le bronze et l'or m'obéissent et prennent les formes que mon ciseau leur prescrit. Mais, en artiste, je ne fais moi-même qu'obéir au génie qui m'inspire; comment diriger le génie des autres? » Consultez Anaxagore, lui répond Périclès. Ainsi l'auteur rentre dans son plan général, et rattache d'un mot l'étude et la direction des arts, à l'étude et aux conseils de la philosophie. « Nous sommes auteurs, poursuit Périclès; vous, comme créateur d'ouvrages immortels par leur beauté; moi, comme homme d'Etat et de guerre; Anaxagore est spectateur du drame de ce Monde, et l'apprécie d'autant mieux, que toute son existence est concentrée dans l'amour de la vérité. »

Ici, la scène devient plus imposante encore; elle a quelque chose de solennel, qui prépare l'âme aux grandes pensées; le sommet de cette montagne, le calme de cette belle nuit, cet Anaxagore méditant dans le silence universel de la nature, sur les causes des prodiges qui l'environnent, tout frappe l'esprit d'images sublimes; et il semble voir la philosophie attirant à elle tous les arts, heureux et fiers de marcher à son flambeau. Riche des leçons qu'il a puisées dans les sages entretiens d'Anaxagore, Phidias revient en faire part aux artistes rassemblés dans l'atelier d'Alcamène, le plus distingué de ses élèves. Là, paraît un nouvel interlocuteur; c'est le musicien Mnésias, qui entre, sur son art, dans des détails qui prouvent que rien n'est étranger à M. d'Alberg de tout ce qui constitue la théorie

morale des beaux-arts. L'on en peut dire autant de leur influence politique; et il suffit de lire, pour s'en convaincre, le dialogue de Périclès et d'Alcibiade. Il faut être bien sûr de soi, pour introduire sur la scène des personnages de cette importance; pour ne leur prêter que les discours qu'ils ont pu tenir en effet; pour que le lecteur instruit les reconnaisse enfin à leur langage, comme il les reconnaît à leurs traits, dans celles de leurs images qui ont échappé aux ravages des tems ou à la barbarie des hommes. M. d'Alberg l'a fait. Le dernier de ces dialogues, ou plutôt la dernière scène de l'espece de drame dont je termine l'analyse, est absolument dans le goût antique : les couleurs locales, le costume, les mœurs, tout y est observé avec une fidélité de pinceau dont les modèles deviennent plus rares de jour en jour. Ce sont les derniers momens de Périclès, et l'auteur a cru en devoir changer les circonstances. Si l'on en croit Plutarque, d'accord ici avec Thucydide (liv. 2), Périclès mourut la 3<sup>e</sup> année de la guerre du Péloponnèse, après une longue maladie, qui lui avait affaibli le jugement, et la preuve qu'en donne Plutarque paraît sans réplique. M. d'Alberg, au contraire, lui prête jusqu'au dernier soupir des sentimens et des discours qui honorent également la fin de sa carrière. Il nous le représente étendu sur son lit de mort, s'entretenant paisiblement avec son épouse, avec cette célèbre Aspasia qui fut tour-à-tour l'objet de tant d'éloges et de tant d'épigrammes, et qui mérita jusqu'à un certain point cette vicissitude de bons et de mauvais traitemens.

L'apothéose de Périclès termine noblement l'ouvrage de M. d'Alberg.

Quant au style de l'auteur, je ne me sens pas le courage de relever quelques inexactitudes d'autant plus pardonnables dans un étranger, qu'il en échappe journellement de plus graves encore à des écrivains qui n'ont pas le même titre pour les excuser. On pourrait désirer, par exemple, plus de verve, de mouvement, d'harmonie, un ton plus lyrique enfin, dans le morceau de poésie consacré à l'apothéose de Périclès. Mais tous les cœurs seront du parti des soldats athéniens, quand ils rendent hommage à Périclès, chantent ses exploits, le proclament le vengeur d'Athènes et le héros de la patrie. AMAR.

## LITTÉRATURE.

*Histoire de Vittoria Accorambona, duchesse de Bracciano*, par J. F. A-y, avec la *Vie de M<sup>me</sup> de Hautefort*, duchesse de Schomberg, par une de ses amies; dédiées par les imprimeurs sourds-muets de naissance, à MM. les administrateurs des établissemens de bienfaisance. Seconde édition (1).

Ces deux *Histoires*, ou pour mieux dire, ces deux *Nouvelles*, s'éloignent du genre proprement dit historique. Il faut les classer parmi les *Mémoires particuliers* des biographies, encore qu'il soit vrai de dire que le nom des deux personnes dont on rappelle ici la vie, ne donnent point à ces derniers *Mémoires* un très-haut degré d'importance. S'ils n'en offrent pas beaucoup plus que n'en offrirait une fiction, du moins, à égalité même d'intérêt, y a-t-il, dans celui qu'ils inspirent au lecteur, quelque chose de plus réel, le lecteur sachant par avance que le fond des faits n'est point mensonger (l'on se plaît doublement à ce qu'on croit), et retrouvant de plus, dans leur récit, une foule de circonstances fécondes en souvenirs. Sous ce rapport, la seconde de ces nouvelles attachera davantage l'imagination : mais occupons-nous d'abord de la première, c'est-à-dire de l'infortunée duchesse de Bracciano, comme M<sup>me</sup> de Hautefort, la plus belle femme de son tems. Quant à sa vertu !... imitons la discrétion de l'auteur de la préface, et disons avec lui : « S'il est vrai qu'il y a des repentirs aussi méritoires que l'innocence même, les derniers momens de Vittoria sont bien capables d'effacer tout ce qu'elle pouvait avoir à se reprocher. »

Les Accoramboni sont au nombre des familles nobles qui se sont établies à Rome depuis deux ou trois cents ans. Plusieurs savans ont illustré ce nom. Claudio Accoramboni fut le père de Vittoria, dont la beauté fit tous les malheurs. (multis forma nocet.)

« Les dons qu'elle avait reçus de la nature avaient été cultivés avec le plus grand soin. Elle charmait dans la conversation, qu'elle rendait toujours intéressante, sans qu'on y remarquât jamais le moindre art et la moindre affectation. Ses manières étaient nobles et distinguées, sa démarche aisée et néanmoins imposante. Elle possédait aussi tous les talens agréables, jouait de plusieurs instru-

(1) A Paris, chez Debray, libraire, rue Saint-Honoré, vis-à-vis celle du Coq, n° 168.

(2) At illa ipsa varietas dialogorum quæ miræ à tædio et sætate defendit orationem, nonnihil interdum obscuritatis præstat. (ROLL. in *Præf. ad Quint.*)

(3) Ab Aristophane poetâ fulgurare, tonare, permiscere Græciam dictus est. (CIC. in *Orat.* n° 19.)

(1) Un vol in-12. — Prix :

A Paris, de l'imprimerie des Sourds-Muets, sous la direction d'Angle Clô, rue du Faubourg-Saint-Jacques, n° 456.



mens de musique, et réussissait dans la poésie italienne. On trouve des pièces de vers de sa façon, parmi les ouvrages d'Alessandro Bavarini, parmi ceux du cavalier della Selva, et dans d'autres recueils, etc. »

D'un côté, l'élite de la jeune noblesse romaine se disputait la main de Vittoria; de l'autre, s'était mis sur les rangs, Paul Jourdain, duc de Bracciano, chef de la maison des Ursins, c'est-à-dire de la première maison de Rome. La mère de Vittoria et Vittoria elle-même, cédant à un mouvement d'ambition, penchaient pour ce dernier parti; mais l'autorité du père, et l'on peut ajouter celle de la raison, prévalut sur les prétentions indiscrettes de l'amour-propre, et Francesco Peretti, neveu du cardinal de Montalte, depuis pape sous le nom de Sixte-Quint, devint l'époux de Vittoria.

Ici, je renvoie le lecteur à l'histoire même de notre héroïne, dont la destinée a quelque ressemblance avec celle de la célèbre Vénitienne Bianca Capello, victime comme Vittoria, moins de ses propres fautes, que de la cupidité des héritiers de son second époux :

.... Quid non mortalia pectora cogis  
Auri sacra fames ?

L'auteur de cette histoire a sans doute eu pour premier but de prouver le danger des mésalliances; pour second, de laver la mémoire de Sixte-Quint, des impostures contenues dans ce qu'il appelle le roman de *Gregorio Leti*. C'est au lecteur qu'il appartient d'apprécier la valeur et le poids des témoignages fournis ici contre cet historien. (*Adhuc sub judice lis est*). Le rapporteur de ce débat, quelque parti qu'il pût prendre, et même en motivant le parti qu'il aurait pris, courrait le risque de ne persuader que ceux qui voudraient bien l'être, ou même qui l'étaient d'avance; l'autre partie se retirerait, comme il arrive, avec l'opinion qu'elle aurait apportée. Je n'entamerai donc point une discussion inutile, et sans doute aujourd'hui assez indifférente. Je passe à l'histoire de M<sup>me</sup> de Hautefort.

« Sa vie que nous publions aujourd'hui (dit l'auteur de la préface) peut servir de supplément aux nombreux mémoires qui ont paru vers le milieu du dernier siècle, et l'on y trouvera plusieurs anecdotes intéressantes dont les auteurs de ces mémoires n'avaient point eu connaissance, ou qu'ils n'avaient pas assez développées. Elles regardent sur-tout Louis XIII et sa cour, et même Louis XIV.

M<sup>me</sup> de Hautefort était fille du marquis Charles de Hautefort et de M<sup>lle</sup> Dubellay : orpheline dès sa jeunesse, elle demeura sous la conduite de M<sup>me</sup> de Laflotte sa grand-mère.

L'auteur nous donne d'abord son portrait, tracé par une main amie, mais fidèle :

« M<sup>me</sup> de Hautefort est d'une très-belle taille; son teint est d'un blanc et d'un incarnat admirables; elle a les plus beaux yeux du monde... elle a dans le visage et dans toute sa personne un certain air de bonté et de majesté tout ensemble, si particulier que tous ceux qui la connaissent, assurent que l'on sent en la voyant de la joie, de la tendresse, du respect et de la crainte... Cette personne si belle et si agréable a le cœur d'une reine et d'une héroïne, etc. »

M<sup>me</sup> de Hautefort était née fière et ambitieuse, ensuite que sa fierté, prévenant les excès où l'eût portée peut-être son ambition, l'empêcha toujours de compromettre ou son rang ou sa personne, et de descendre en quelque sorte d'elle-même. C'est ce sentiment toujours présent de sa propre dignité qui la tint en réserve, jusqu'à son mariage avec le duc de Schomberg, contre les séductions de l'amour, et les artifices des séducteurs qui, devant elle, oubliant leur audace et leur adresse, ne savaient plus qu'admirer, soupirer, brûler en silence. Le duc de la Rochefoucauld (l'auteur des *Maximes*), le duc de Lorraine l'aimèrent sans oser le lui dire.

« Le duc de la Rochefoucauld, dit l'auteur, était à l'armée et à la veille d'une célèbre bataille où tout le monde était occupé des soins de la guerre pour cette redoutable journée : ce prince l'était seulement de ceux de l'amour. Il s'adressa au marquis de Hautefort; il lui fit confidence de la respectueuse passion qu'il avait pour sa sœur; il lui donna une lettre pour elle, en lui faisant donner sa parole que, s'il mourait le jour de la bataille, il la donnerait à M<sup>me</sup> de Hautefort sa sœur, et lui dirait de sa part ce qu'il n'avait osé lui dire lui-même; mais que, s'il revenait du combat, il lui rendrait sa lettre, et ne parlerait jamais des choses qu'il lui avait confiées, etc. »

Madame de Hautefort avait été d'abord attachée, en qualité de fille d'honneur à la reine-mère, Marie de Médicis. Elle le fut ensuite à la jeune reine, qui fit d'elle sa confidente. Elle lui inspira une telle estime, que ce dernier sentiment étouffa jusqu'à celui de la jalousie dans le cœur d'Anne d'Autriche. Cette princesse remarquait sans inquiétude les soins très-assidus

que rendait Louis XIII à sa jeune amie. Ces soins toutefois ne cessèrent jamais d'être respectueux; et même lorsque, à l'instigation du cardinal de Richelieu, ce monarque exila M<sup>me</sup> de Hautefort, ce fut encore avec un respect mêlé de crainte qu'il la conjura de s'absenter de la cour, pour quinze jours seulement. Ce ne fut pourtant qu'après la mort du roi qu'elle y retourna, rappelée par ce billet de la reine.

« Madame de Hautefort, je ne puis demeurer plus long-temps sans envoyer de Cussi (domestique de la reine), pour vous conjurer de me venir trouver aussitôt qu'il vous aura donné celle-ci. Je ne vous dirai autre chose, l'état où je suis, après la perte que j'ai faite, ne me permettant que de vous assurer de mon affection, laquelle je vous témoignerai toute ma vie, et que je suis votre bonne amie et maîtresse. ANNE. (17 mai 1643.) »

Scarron, protégé de M<sup>me</sup> de Hautefort, célébra son retour dans une élégie qui commence par ces vers :

Réveillez-vous, ô ma Muse assoupie,  
Et dussiez-vous en avoir la pépie,  
Efforcez-vous de chanter haut et fort  
Pour le retour de la dame Hautefort.  
Or me voilà content de la Fortune,  
Bien qu'elle m'ait toujours porté rancune,  
Puisque je vois, devant que de finir,  
Cette pucelle à la cour revenir.  
Dieu vous le rende, ô toute aimable reine,  
Qui la tirez hors du pays du Maine,  
Sejour hideux, n'en déplaise aux chapons,  
Etc. ....

L'on connaît le caractère incertain et pusillanime de cette reine. Mazarin, roi sous son nom, ne sachant, dit l'auteur, comment « diminuer » l'amitié qu'elle avait pour M<sup>me</sup> de Hautefort, « lui disait sans cesse que cette dame blâmait tout ce que faisait la reine, et qu'elle s'en moquait souvent; et enfin, soit que ce fût un prétexte que la reine prit pour se débarrasser d'une personne qui était en droit par ses services de lui parler plus fortement qu'une autre, la reine prit le premier prétexte qu'elle trouva, « qui fut qu'un soir une femme-de-chambre de la reine lui demandait quelque chose que la reine ne voulait pas lui donner, elle se mit à quereller cette princesse, lui disant qu'il valait mieux être à des bourgeois de Paris qu'à des rois et à des reines, et que si elle ne faisait rien pour ses domestiques présentement, qu'est-ce qu'on en devait attendre? La reine ne disait rien; mais M<sup>me</sup> de Hautefort s'étant mise à rire, en disant : Cela est admirable de voir mademoiselle quereller la reine de toute sa force; la reine lui dit assez aigrement : Ce n'est pas d'aujourd'hui, Madame, que je sais que vous vous moquez de moi. M<sup>me</sup> de Hautefort, très-surprise, fit des excuses bien respectueusement... Elle ferma le rideau de la reine, quand elle fut au lit, comme elle avait accoutumé les autres jours, et lui dit : Je vous assure, Madame, que si j'avais servi Dieu avec autant d'attachement et de passion que j'ai fait, toute ma vie, votre majesté, je serais une grande sainte. »

J'ai rapporté ce fragment, parce qu'il est doublement remarquable, en ce qu'il donne une idée et du caractère d'Anne d'Autriche, et de la cour de cette régente.

Scarron qui avait célébré le retour de M<sup>me</sup> de Hautefort, fit une élégie sur sa disgrâce, et bientôt un épithalame à propos de son mariage avec M. de Schomberg. Cette union fit le bonheur des deux époux.

Les notes renferment deux lettres de Louis XIV que nos lecteurs ne liront pas ici sans intérêt. C'est un honorable rappel à la cour que ce prince envoie à la duchesse de Schomberg. Voici la première :

« Je vous prie de croire ce que Bontemps vous dira de ma part, et de consentir à ce que je vous demande; et, quelque parti que vous preniez, de garder le secret jusqu'à ce que j'aie rendu public le choix que je fais de vous. Après cela, je crois qu'il n'est pas besoin de vous assurer de mon estime, vous en donnant une aussi grande marque. »

(De Valenciennes, le 31 mai 1684.)

Louis XIV désirait qu'elle remplît auprès de la dauphine la place de dame d'honneur; mais la marquise de Schomberg, désabusée depuis longtemps des vains avantages de la grandeur, âgée d'ailleurs de 68 ans, répondit par un refus respectueux aux offres du monarque qui, toujours espérant de vaincre sa répugnance, lui fit passer cette seconde lettre :

« J'ai reçu avec déplaisir, Madame, le refus que vous m'avez fait, et vous n'en doutez pas par cette seconde tentative ici. J'étais bien aise de vous donner une marque de mon estime; j'espérais aussi qu'ayant vu la cour autrefois, vous remettriez chez M<sup>me</sup> la dauphine une dignité et une

grandeur que je n'y vois plus. Voyez si vous pouvez me rendre ce service, en essayant d'exercer la charge d'honneur quelques mois : vous vous trouverez peut-être plus de force que vous ne pensez; et si vous en manquez, vous serez la maîtresse de quitter une place honorable, soit qu'on la garde ou qu'on s'en démette. Répondez-moi présentement et toujours avec le même secret. Il me semble que je n'ai rien à ajouter, puis-que ce que je fais vous marque assez les sentiments que j'ai pour vous.

« De Versailles le 5 juin 1684. »

M<sup>me</sup> de Hautefort resta inébranlable. « Elle aimait mieux, dit l'auteur, passer le reste de ses jours dans les exercices de la piété, que de s'exposer pour la troisième fois à l'inconstante fortune des cours. Elle mourut à Paris le 1<sup>er</sup> août 1691, âgée de 75 ans, etc. »

Je ne puis dissimuler, en finissant, que ces deux histoires sont écrites avec trop de négligence; mais la narration, qui est simple, a de l'intérêt, et les notes qui les accompagnent piquent la curiosité.

LAVA.

## SCIENCES MÉDICALES.

*Description des maladies de la peau*, observées à l'hôpital Saint-Louis, et exposition des meilleures méthodes suivies pour leur traitement; par J. L. Alibert, médecin de cet hôpital et du Lycée Napoléon, de la Société de l'Ecole de médecine de Paris, etc.; grand in-folio, avec figures magnifiquement coloriées, imprimé avec les beaux caractères de Crapelet. Cinquième livraison (1).

Un des plus grands moyens de perfectionner la médecine par l'observation, c'est d'isoler les différents genres de maladies et de grouper leurs espèces et leurs variétés. C'est en comparant sur plusieurs individus de tempéramens différents, les effets de la même affection; c'est en examinant l'influence qu'exercent sur eux l'époque de son invasion, le siège qu'elle occupe, l'âge et le sexe du malade, qu'on peut espérer de saisir sa marche habituelle et d'expliquer ses anomalies; mais pour qu'aucun détail n'échappe au médecin observateur, il faut qu'il traite simultanément un grand nombre de malades affectés de la même manière, réunis dans le même local et soumis aux mêmes influences atmosphériques. C'est pour n'avoir pas examiné la même maladie, dans des circonstances semblables, que tant de médecins ont donné des descriptions inexactes et établi de fausses théories. Ce n'est que dans un hôpital spécial qu'on peut trouver un assez grand nombre d'exemples pour établir un système.

Il n'est pas de lieu plus propre à faire des observations méthodiques que l'hôpital Saint-Louis. Son exposition, ses bords, ses promenoirs, la régularité de sa construction, un vaste horizon, un air libre et pur, de faciles communications, tout concourt au succès des traitemens qu'on fait suivre aux malades. Depuis Louis IX, on a construit beaucoup d'hôpitaux où l'architecture a déployé ses richesses, sans obtenir les avantages dont jouit cet ancien modèle, sain, solide et commode. On ne saurait trop féliciter M. Alibert d'avoir eu pour ses savantes recherches un aussi beau théâtre.

Dans cette nouvelle livraison de son grand ouvrage, il termine l'histoire et la classification des dartres. Fidèle au plan philosophique qu'il s'est tracé, après avoir distingué sept espèces et plusieurs variétés, après avoir soigneusement décrit les signes pathologiques qui les caractérisent, remontant des faits particuliers aux faits généraux, il peint à grands traits tous les phénomènes qui se présentent dans la marche des affections herpétiques, les analogies observées entre les dartres et les autres maladies, les métastases auxquelles elles sont sujettes, les causes organiques qui influent sur leur développement et les causes extérieures qu'on croit propres à les favoriser.

Ici le lecteur s'arrête involontairement. Il ne sait ce qu'il doit admirer le plus ou du courage de M. Alibert qui, pour s'assurer que les dartres ne sont point contagieuses, a cherché par tous les moyens possibles à s'inoculer la virus herpétique, ou de la modeste simplicité avec laquelle il rapporte ces essais dangereux, comme s'il s'agissait d'une expérience de pure curiosité. On doit tout attendre d'un médecin qui pousse à ce point le zèle pour la science et l'amour de l'humanité.

L'auteur termine ses considérations générales par l'examen du siège spécial des différentes espèces de dartres, l'analyse chimique de leur substance particulière, l'autopsie cadavérique des dartreux et les méthodes employées pour la guérison de ces maladies.

(1) Prix, 50 fr. — A Paris, chez Charles Barrois, libraire, place du Carrousel, n° 26.



En lisant ce bel ouvrage, il est impossible de ne pas être frappé des avantages immenses que donnent les méthodes analytiques et descriptives pour l'avancement des sciences physiques et naturelles. Avant le travail de M. Alibert, tout était confus, indéterminé dans l'histoire des dardes. Les uns appelaient du même nom des espèces très-distinctes, d'autres formaient plusieurs genres de la même affection, considérée à des époques différentes. Sans s'arrêter aux descriptions inexactes, aux classifications vicieuses des auteurs qui l'avaient précédé, M. Alibert a tout vu par lui-même, tout observé, comparé, analysé; il a tenu compte de toutes les circonstances, noté tous les détails et a tiré de l'ensemble des faits ses divisions naturelles, comme le botaniste qui détermine le genre, l'espèce et la variété d'une plante nouvelle par l'examen méthodique de tous ses caractères.

Mais depuis que cet ouvrage paraît, un cri général s'est élevé parmi les praticiens. Pourquoi, disent-ils, ériger un monument que l'homme riche peut seul posséder? Ce reproche sera sans doute entendu de M. Alibert. Il sentira que si l'intérêt de la science exigeait que ses tableaux eussent la grandeur nécessaire pour reproduire avec exactitude les effets de la nature, il doit, par égard pour le zèle des étudiants, multiplier dans un cadre plus étroit et moins dispendieux, le texte des observations et de sa doctrine.

Non licet omnibus adire Corinthum.

C. L. C.

### AGRICULTURE.

Le sieur Albanis Beaumont, propriétaire de la chaumière pastorale de Vernaz, département du Léman, prévient les agriculteurs que le beau troupeau de mérinos qu'il possède, venant de nouveau d'être mis au complet par le croisement de ses brebis, ouvrira ses ventes ordinaires le premier du mois de mai prochain. Ce troupeau, depuis long-temps reconnu pour réunir toutes les qualités qui distinguent cette belle race de brebis, est originaire d'Espagne, mâle et femelle, comme on peut le prouver; le noyau provient de 4000 têtes mérinos, accordées à la France par l'Espagne en conséquence du traité de Bâle. Il a été inoculé du claveau, et ne craint plus cette cruelle maladie, étant maintenant bien acclimaté. Les agneaux que renferment ses bergeries sont d'une belle taille et de la plus grande finesse. Les brebis et bœufs qui forment le troupeau du sieur Beaumont sont d'autant plus robustes qu'ils passent une bonne partie de l'année sur les pâturages élevés des Alpes, dont ils ne descendent que lorsqu'ils en sont chassés par les neiges; alors ils viennent prendre possession de leurs bergeries, situées au pied du mont Salève et sur les bords de l'Arve. Comme il est généralement reconnu que les laines de mérinos, par le moyen de cette espèce de vie ambulante, acquièrent du nerf et de très-grands degrés de finesse, celles provenant de ce troupeau ont toujours été vendues avant la toute aux premières fabriques de France, et à des prix supérieurs.

Les cultivateurs qui voudraient se procurer de cet établissement, des brebis ou des bœufs mérinos et agneaux d'élevage, peuvent dès ce moment s'adresser directement à la chaumière pastorale de Vernaz, canton de Chêne-Tholez, département du Léman, et à MM. Calandrin et compagnie, banquiers à Genève, ou enfin, à Paris, chez M. Hartmann, rue de l'Echiquier, n° 34, où l'on trouvera des échantillons de ces laines.

### CONSERVATOIRE IMPÉRIAL.

Troisième exercice des Elèves, dimanche 13 mars 1808, à deux heures après-midi, dans la salle du Conservatoire.

#### PROGRAMME.

- 1<sup>o</sup>. Ouverture d'Adrien, de M. Méhul.
- 2<sup>o</sup>. Air de Cimarosa, chanté par M<sup>lle</sup> Vuarnier.
- 3<sup>o</sup>. Nouvelle Concertante pour deux voix, exécutée par MM. Collin.
- 4<sup>o</sup>. Air d'Arion, de M. Méhul, chanté par M<sup>lle</sup> Vuarnier.
- 5<sup>o</sup>. Concerto de violoncelle, de M. Lamare, exécuté par M. Norblin.
- 6<sup>o</sup>. Quatuor d'Echo et Narcisse, de Gluck, chanté par M<sup>lles</sup> Gorla et Vuarnier; MM. Boulanger et Alexandre.
- 7<sup>o</sup>. Symphonie nouvelle de Mozart, en mi bémol.

Les personnes qui desiront faire réserver des loges, sont priées de se faire inscrire d'avance.

### CONCERTS.

M<sup>lle</sup> Colbran, première cantatrice de S. M. la reine d'Espagne, prévient le public qu'un obstacle imprévu l'empêche de donner son second Concert le 15 de ce mois, et qu'il est irrévocablement fixé au mercredi 23 mars.

On trouvera les billets rue du Helder, n° 11, hôtel Mirabeau.

Prix des places : premières loges, 24 francs; baillonnaires, 15 fr.; secondes loges, 15 fr.; orchestre, 12 fr.; colonnades ou troisièmes loges, 10 fr.; petites loges ou quatrième, 6 fr.; parterre, 6 fr.

### LIBRAIRIE.

M. Buisson, libraire, annonce que M. Sonnini s'occupe sans relâche de donner à son intéressant mais trop court *Mémoire sur l'ascélpiade de Syrie*, (voyez le *Moniteur d'hier*), plus de développemens, plus d'étendue, sous les rapports de sa culture en France, de ses qualités et des moyens propres à lui faire remplacer le coton. Cet ouvrage sera mis sous presse incessamment, avec des gravures qui représenteront cette plante précieuse, dans toutes ses parties.

Le même savant travaille depuis long-temps à un autre ouvrage non moins intéressant pour son pays; c'est la *Description, culture et usages des plantes indigènes* qui sont propres à la teinture, à la médecine et autres usages économiques, et qui peuvent remplacer les produits que l'on tire, à grands frais, de l'étranger ou des colonies étrangères. Cet ouvrage sera également accompagné des gravures nécessaires pour sa plus grande utilité.

### LIVRES DIVERS.

*Histoire des Triomphes militaires, des Fêtes guerrières, et des Honneurs accordés aux Braves, chez les peuples anciens et modernes, particulièrement aux Armées françaises, jusqu'au 1<sup>er</sup> janvier 1808*; par A. B., avec cette épigraphe :

Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre  
Par les lois, par les arts, et sur-tout par la guerre.

VOLTAIRE.

Un gros vol. in-12 de 500 pages, caractère petit-romain, avec une gravure représentant la vue perspective de la décoration du Champ-de-Mars, lors de la fête militaire donnée par la Garde impériale à la ville de Paris, le 19 décembre 1807.

Prix, 3 fr. 50 c., et 4 fr. 50 c. franc de port.

A Paris, chez Ant. Bailleul, imprimeur-libraire, rue Helvétius, n° 71; et chez Latour, libraire, grande cour du Tribunal, au coin du trottoir à droite.

*Les Métamorphoses d'Ovide*, traduites en vers, avec le texte; troisième édition, revue, corrigée et augmentée de remarques et d'une préface; par M. Desaintange. Quatre vol. in-12 pap. fin.

Prix, 12 fr., et franc de port 15 fr.

A Paris, chez Giguet et Michaud, imprimeur-libraire, rue des Bons-Enfants, n° 34.

*Savinia Rivers, ou le Danger d'aimer*, par miss Sophie Lee, auteur de *Mathilde ou le Souterrain*, traduit de l'anglais par M<sup>me</sup> P\*\*\*, auteur de *Henri Saint-Léger ou les Caprices de la Fortune*.

Cinq vol. in-12, papier fin. Prix, 9 fr., et 12 fr. 50 cent., franc de port par la poste.

A Paris, chez Dentu, imprimeur-libraire, *Editeur de la Géographie de Pinkerton*; rue du Pont-de-Lodi, n° 3.

On trouve chez le même libraire *Henri Saint-Léger, ou les Caprices de la Fortune*, par M<sup>me</sup> P. . . . 3 vol. in-12.

Prix 5 fr., et franc de port 6 fr. 50 c.

*Synonymie anglaise à l'usage des Français*, par le professeur G. Poppleton, auteur de la *Grammaire anglaise simplifiée*, du *Guide pratique*, etc. Un vol. in-12.

Prix 2 fr. 50 cent., et 3 fr. port franc.

A Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue Git-le-Cœur, n° 4. — 1808.

*Danger des Liaisons*, nouvelle édition; trois vol. in-12.

Prix 6 fr., et 8 fr. franc de port.

A Paris, chez Renard, libraire, rue de Caumartin, n° 12, et de l'Université, n° 5.

### COURS DU CHANG.

Bourse d'hier.

### CHANGES EXTÉRIEURS ET INTÉRIEURS.

	à 30 jours.	à 90 jours.
	fr. c.	fr. c.
Amsterdam b <sup>o</sup> ..	55	55
— Courant....	56	56
Hambourg....	182	182
Madrid eff....	15 80	15 80
— vales.....		
Cadix effec....	15 80	15 75
— vales.....		
Barcelonne eff.		
Lisbonne....	455 r	445 r
Livourne....	504	501
Naples.....		
Milan.....	7 19 p. d. p. 6 <sup>e</sup>	8 1
Basle.....	3 p.	3 p.
Frankfort....		
Auguste.....	250	249
Vienne.....	116	
St-Petersbourg.		
Lyon.....	1 p.	1 1/2 p.
Marseille....	pair.	1 p.
Bordeaux....	pair.	1 p.
Montpellier...	p.	
Gènes eff....	475	472
Genève.....		160 1/2

### EFFETS PUBLICS.

Cinq p. 100 jous. du 22 sept. 1807..	fermée.
Idem. Jous. du 22 mars 1808....	83 fr. 75 c.
Bons de remboursement.....	fr. c.
Provisoire.....	fr. c.
Bons an 7.....	fr. c.
Bons an 8.....	fr. c.
Rescriptions sur domaines.....	92 fr. c.
Rescrip. pour rachat de rentes fonc.	fr. c.
Idem. Non réclamées dans les dép.	fr. c.
Act. de la B. de Fr.....	1257 fr. 50 c.

### Entreprises particulières.

Actions de la caisse des rentiers	fr. c.
Actions des Ponts, j. du 1 <sup>er</sup> octobre	fr. c.
Actions des Fonderies de Vaucluse.	fr. c.

### SPECTACLES.

*Académie Impériale de Musique.* Aujourd'hui, Relâche. — Demain, le Triomphe de Trajan.

*Théâtre Français.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR donneront aujourd'hui, l'Assemblée de Famille.

*Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois.* Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, le Parleur éternel, les Jeux de l'Amour et du Hazard, et le Volage.

*Théâtre de l'Opéra-Comique.* Les comédiens ordinaires de S. M. l'EMPEREUR, donneront aujourd'hui, .....

*Théâtre du Vaudeville, rue de Chartres.* Aujourd'hui, Chapelain, Minicéoff, et Fanchon.

*Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple.* Aujourd'hui, la Mort du Bœuf gras, les deux Martines, et la Tête du Diable.

*Théâtre Montansier, Palais du Tribunal.* Aujourd'hui, Grands exercices par M. Ravel et sa troupe.

*Cirque Olympique de MM. Franconi, fils.* Aujourd'hui, grands exercices d'équitation, et let Français en Pologne.

*Panorama.* Les vues des villes d'Amsterdam, et de Boulogne, sont exposées dans les deux rotondes boulevard Montmartre, depuis dix heures du matin jusqu'à six du soir. — Prix d'entrée, 2 fr. chaque.

*Panharmonicon, rue du Lycée, près le Palais-Royal,* en face du passage de la galerie de bois, au premier; l'entrée est par la Cour des Fontaines, n° 1. Concert tous les jours, à huit heures du soir.

*Théâtre de la Nouveauté, rue de Grenelle S. Honoré.* Spectacle tous les jours, sans exception, à huit heures. M. Olivier fera les Tours les plus curieuses, et répètera les mêmes divertissemens qu'il a eu l'honneur d'exécuter à Fontainebleau devant LL. MM. II. et RR., et devant la Cour.

*Spectacle pittoresque et mécanique de M. Pierre,* rue de la Fontaine-Michaudière, carrefour Gaillon. M. Pierre continuera aujourd'hui, et tous les jours, à sept heures et demie, son intéressante collection de Pièces nouvelles annoncées par les affiches.